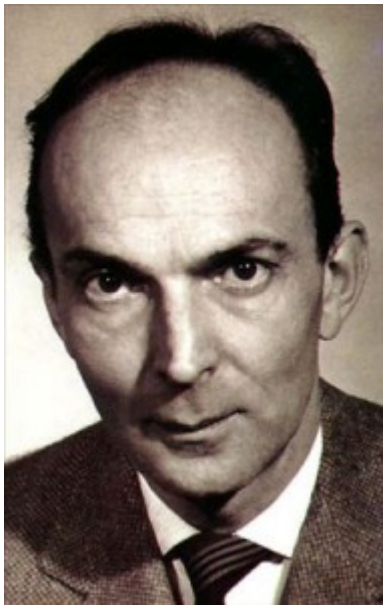
CD, coffret compte rendu critique. Igor Markevitch : the complete EMi recordings, 18 cd Erato



CD, coffret compte rendu critique. Igor Markevitch : the complete EMi recordings, 18 cd Erato. Igor Markevitchn né en 1912, exact contemporain de Celibidache, fut d'abord un compositeur puis un chef d'orchestre. L'un des apports du coffret reste l'enregistrement par le chef lui-même de son ballet L'envol d'Icare, prise mono belge de 1938, d'une coupe affûtée, mordante, comme son visage aux arêtes vives et pénétrantes : un clair manifeste d'une froide précision quasi chirurgicale. D'origine russe, Markevitch est formé à Paris par Alfred Cortot et Nadia Boulanger. Passionné par la musique de son temps, il dirigea pour la première fois à l'âge de 18 ans et connut une carrière éblouissante qui conduisit le producteur d'Emi Walter Legge à lui proposer d'enregistrer pour la firme britannique dès 1949. D'un scrupule acéré voire incisif (préfigurant ainsi un certain Solti), esthétiquement marqué par la tendance postmodernisme néoclassique plutôt réaliste, en rien lyrique et romantique, Markevitch travailleur acharné et grand connaisseur des partitions, affirme un style précis, plus rythmique qu'hédoniste, écartant tout pathos, d'une rare intensité expressive cependant. Sa clarté analytique excelle dans Stravinsky dont il fut le fier et irréprochable défenseur du

Sacre (d'où pas moins de 2 versions ici, avec le Philharmonia orchestra en 1950 et 1959).

Chef surtout symphonique, Markevitch laisse néanmoins deux opéras en version intégral : une passionnante Vie pour le Tsar, l'opéra patriotique en quatre actes de Glinka (avec Lamoureux en 1957, réunissant une distribution quasi idéale : Boris Christoff, Teresa Stich-Randall, Nicolai Gedda…) et dans un tout autre registre, avec l'Orchestre Lamoureux toujours, La Périchole d'Offenbach, toute en verve en 1958 (avec Suzanne Lafaye dans le rôle titre).



Le coffret de 18 cd regroupe les enregistrements réalisés pour EMI entre 1949 et 1969 : soit 20 ans d'une carrière piloté avec une rigueur volcanique, un appétit musical mené tambour battant (il ne devait jamais rester plus de 2 ou 3 ans, sauf exception au même poste : mais sa direction pédagogique a laissé partout une trace mémorable). Ici, Markevitch conduit dans les années 1950, les orchestre français : « National de la Radiodiffusion française » (1954-1956), Lamoureux (1957-1958), Orchestre de Paris (1969), surtout le Philharmonia Orchestra (1950-1959) en contrat exclusif avec Emi et Legge (curieux, audacieux, moderne, c'est à dire favorisant les créations et les œuvres du XXè siècle, le goût de Markevitch couvre ici les répertoires baroque, classique, romantique et du 20e siècle (dont par exemple Prokofiev ou Britten). De nombreux inédits font de ce coffret un corpus de première importance, pour amateurs et connaisseurs : les ouvertures de Verdi (Londres, 1949-1951), Carnaval des Animaux de Saint-Saëns (Londres, 1954 avec Géza Anda et Béla Silki) ; Pierre et le loup de Prokofiev (1950), Young Person's Guide to the Orchestra (1954) de Britten ; Romeo et Juliette de Tchaikovsky (1954); une Nuit sur le mont chauve de Moussorgski

(Paris, 1954) ; les Danses Polovtsiennes de Borodine (Paris, 1954) ; Concerto Grosso de Haendel (Orchestre Sainte Cécile de Rome, 1950); et aussi les Variations sur un thème de Haydn de Brahms (Londres, 1951)…

Son ascendance russe explique sa déférence pour les auteurs russes : Tchaikovsky, Moussorgski, Borodine, Glinka, mais aussi Prokofiev et Chostakovitch (Symphonie n°1, Paris 1955), sans omettre le plus vénéré, Stravinsky (les deux Sacres, Suite n°2, Divertimento, surtout Pulcinella, suite d'après Pergolesi (Paris, 1954)… Parfois électrique, souvent expressive jusqu'à l'incandescence, la direction de Markevitch foudroie, captive par ses audaces, la précision du trait et la détermination stylistique. Legs inestimable.

CD, coffret compte rendu critique. Igor Markevitch : the complete EMi recordings, 18 cd Erato

---

CD, compte rendu critique. Joyce & Tony : Joyce DiDonato, mezzo-soprano et Antonio Pappano, piano (1 cd Erato 2014)



CD, compte rendu critique. Joyce & Tony : Joyce DiDonato, mezzo-soprano et Antonio Pappano, piano (1 cd Erato 2014). Erato nous lègue un superbe programme né de l'entente artistique entre une diva et un pianiste prêts à toutes les nuances… D'abord, la diva américaine s'impose en début de récital dans un long monologue, enrichi de traits pianistiques ciselés il est vrai (tout l'art du Pappano complice se dévoile dès le début), qui redevable de l'esthétique raffinée des Lumières, met en avant son style de belcantiste affûtée… Haydn, admirablement défendu ici, se plaît à détailler chaque saillie intérieure de l'héroïne, son Ariane palpite continûment : du pardon à la rage, car ici malgré le désir d'oubli, l'abandonnée par Thésée, figure de l'amoureuse démunie et trahie,ne peut écarter la brûlure de l'abandon ni la morsure de la trahison. Un cœur blessé qui n'arrive pas à maîtriser sa haine irrépressible… La cantate de 1789, que Haydn prit soin encore de jouer lors de sa tournée à Londres, semble résumer toutes les passions du coeur humain.
Louons surtout les accents maitrisés d'une râgeuse expressivité linguistique : toutes les nuances d'un cœur trahi s'y succèdent : invectivant, languissant, et bientôt murmurant au souvenir des effusions passées et perdues, enfin l'appel à la paix intérieure et surtout le poison de l'aigreur outragée qui en fin de cantate (presque 20mn quand même!), emporte la fin de l'épisode. La longueur du souffle, la justesse contrôlée de l'émission, l'éclat des nuances vocales et l'articulation sont splendides.

La facétie des Rossini fait un heureux contraste: Beltà crudele (1821) en particulier fait surgir en filigrane, cet humour parodique propre au compositeur italien romantique. La

riche palette expressive de la mezzo l'aborde avec un feu et une passion, d'autant mieux chauffés par la cantate de Haydn. La révélation vient des chants du soir (1908) du napolitain Santoliquido dont le style se rapproche par son expressivité linguistique des véristes italiens : surtout son inspiration mélodique si ardente et passionnée se révèle …. finement puccinnienne. A croire que le compositeur passe en revue en offrant leur profil le plus intense, chaque héroïne qu'a portraiturée Puccini : Tosca, Mimi, Cio Cio San semblent paraître dans l'incarnation palpitante toujours proche du texte qu'en offre la diva du Kansas. La couleur tragique, filigranée par le ruban embrasé de Joyce, fait merveille dans la dernière mélodie parfois extatique souvent échevelée signée De Curtis (Non ti scordar di me), prière amoureuse radicale, dont la diva habitée laisse un témoignage halluciné, d'une ivresse enchantée.

C'est un prélude dramatique idéal pour la seconde partie du récital qui regroupe des songs du Nouveau Monde, si proche par leur jeu expressif des airs et mélodies d'opéras initialement abordés. La chanteuse y déploie une réelle habileté sensible, en diseuse autant qu'en actrice, et dans l'américain, fait étinceler comme dans l'italien, les mille nuances d'un cœur touché, ivre, parfois facétieux (Kern : Life upon the wicked stage) ou parodique : mais à travers les 14 chansons qui empruntent pour beaucoup à la fantaisie délirante de Broadway, c'est l'art de la tragédienne et de l'amoureuse enchantée, enivrée qui surgit et s'affirme d'épisode en séquence, vrais opéras en miniature. La DiDonato sait incarner et nuancer un personnage avec une vibration remarquable, y compris dans sa variation brésilienne (Food for Thought de Villa-Lobos ; extrait de sa Magdalena de 1948)… 3 « encore »/bis confirment cette rage expressive subtilement contrôlée : chacun standard célébrissime, My funny Valentine de Rodgers et Hart de 1937, All the things you are d'Hammerstein de 1939 (et qui marqua les adieux de Kern à Broadway), I love a piano d'Irving Berlin (1915 : clin d'œil à

peine voilé au pianiste en parfaite entente) sans omettre l'enchanteur Over the rainbow, l'éternelle prière écrite pour Le Magicien d'Oz de 1939. La sensibilité palpitante de la cantatrice régale son auditoire dans ce live londonien des 6 et 8 septembre 2014, où se dévoile une complicité rare avec le Pappano pianiste.

CD, compte rendu critique. Joyce & Tony : Live at Wigmore Hall. Joyce DiDonato, mezzo-soprano et Antonio Pappano, piano. Haydn, Rossini, Santoliquido. Foster, Kern, Berlin, Villa-Lobos, Rodgers, Nelson, Dougherty… Récital live enregistré au Wigmore Hall de Londres, les 6 et 8 septembre 2014. 2 cd Erato 0825646 107896.

Louis XIV en roi des arts



Arte, aujourd'hui à 20h50. Soirée Louis XIV. Le Roi Soleil en roi des arts. On se souvient d'un livre très instructif où l'auteur Philippe Beaussant n'hésitait pas à baptiser Louis le Grand de « roi artiste » : il faut bien du discernement et un goût sûr pour savoir reconnaître les talents et les faire travailler sur des œuvres grandioses. En confisquant au surintendant Fouquet, les Lebrun, Le Vau, Le Nôtre, surtout Molière (moins La Fontaine qui osa défendre son ancien patron), Louis devenu le Roi Soleil en 1661, montra sa maturité politique et artistique : il fit de chacun d'eux, par gratifications et pensions généreuses, ses serviteurs les plus

zélés. Le documentaire diffusé par Arte dévoile le portrait d'un souverain esthète qui s'il instrumentalisa et contrôla les arts – soumis à sa propre célébration-, les favorisa et les organisa comme personne. Sous son règne, naissent les académies de peinture, sculpture, architecture, sciences, surtout de la danse car Louis dès son adolescence maîtrise le maintien et sait danser, offrant en 1653, une fameuse incarnation du Soleil triomphant, axe du monde, véritable représentation du pouvoir royal réaffirmé après le chaos de la Fronde.

Tous les arts sous son règne sont inféodés aux directives de la « petite académie », cercle de sages décrétant la façon de représenter le roi… un ministère de la communication politique avant l'heure et dirigé par l'inflexible Colbert, serviteur le plus loyal dévoué à sa majesté.
On suit pas à pas les différents visages de Louis : l'adolescent danseur, l'amoureux transi (de Marie Mancini dans le premier Versailles des années 1660, avec point d'orgue de cet instant d'ivresse, les plaisirs de l'île enchantée dans les jardins du premier Versailles en 1664), l'amateur de théâtre qui aime à rire des comédies satiriques de Molière, puis le souverain passionné par l'opéra dont Lully fait un spectacle total à partir de 1673. Enfin c'est Versailles le chantier du règne, devenu siège du gouvernement en 1683 : le théâtre du pouvoir ou l'opéra de sa majesté aux dimensions cyclopéennes.
Le film récapitule les passions de Louis XIV : la danse, l'opéra, l'architecture, … on y relève les facettes multiples du Roi, toujours magnifié et héroïsé, en particulier au plafond de la galerie des glaces où Louis paraît en vainqueur, humiliant volontiers les armées rivales au delà du Rhin… une humilation que les Allemands ou les Hollandais continuent d'éprouver et de condamner avec autorité. Le visiteur de la Galerie des glaces oublie souvent le sens des représentations peintes par Lebrun, commentées par Racine et Boileau (en français et non plus en latin!). Contestable, l'ambition du

Roi a fait des arts sous son règne une formidable machine de propagande dont le raffinement a marqué l'esprit d'un règne et forgé un modèle pour toute l'Europe moderne. Après Louis XIV, toute représentation politique dans l'Ancien Monde comme dans le Nouveau, ne peut être que Versaillaise…

Programmation spéciale Louis XIV sur Arte
Samedi 29 et dimanche 30 août 2015

Samedi 29 août 2015
20.50 : LOUIS XIV, ROI DES ARTS
22.40 : Opération Lune, l'épave cachée du Roi-Soleil

Dimanche 30 août 2015
17.30 : le mobilier de Versailles, du roi soleil à la révolution
18.30 : Soirée baroque à la Philharmonie
20.30 : Un jardinier à Versailles
0.00 : la Nuit Louis XIV de William Christie

Tous les programmes sont aussi accessibles sur « ARTEconcert +7 »

Lire aussi notre **présentation du week end Louis XIV sur ARTE**



Ne pas manquer aussi Dimanche 30 août 2015, à minuit. Le concert « La Nuit Louis XIV de William Christie » convoque le Sermon sur la mort, de Bossuet : pour célébrer la mémoire du roi français le plus artiste donc, Denis Podalydès déclame et aussi sert de guide au public, invité le temps de cette nuit royale, à circuler dans le château du Souverain à Versailles, du théâtre royal – construit sous Louis XV – à la chapelle, puis à la galerie des Glaces où Les Arts Florissants jouent un

programme musical). William Christie dirige ainsi à la Chapelle le Te Deum de Marc-Antoine Charpentier, un compositeur que Louis goûta fort, même s'il n'eut aucune charge officielle à la Cour. C'est surtout la tragédie en musique Atys (1676), de Jean-Baptiste Lully, que Louis aima passionnément, aussi surnommé « L'opéra du roi » que William Christie aborde par extraits, lui qui en a assuré la recréation il y a trente ans. Fin du parcours dans la Galerie des Glaces, avec un divertissement royal… avant le départ du feu d'artifices déployé sous la voûte nocturne dans le parc…
Le programme La Nuit Louis XIV de William Christie est précédé à 20h30 sur Arte toujours, du documentaire un jardinier à Versailles : focus sur l'autre passion du Roi pour les jardins…

L'Heure Espagnole à Nantes et à Angers

Angers Nantes Opéra. Ravel : L'Heure Espagnole, 9-23 septembre 2015. Créée à l'Opéra-Comique en mai 1911, la comédie musicale imaginée par Ravel joue avec délices et subtilité des genres mêlés, à la fois chronique réaliste et féerie aux parfums allusivement espagnole (l'action se déroule à Tolède au XVIII ème).



Épouse de l’horloger Torquemada, Concepcion s’ennuie ferme : elle compte les heures et ne peut guère solliciter le poète Gonzalve, apparemment épris mais qui repousse toujours toute effusion. C’est un séducteur impuissant qui la rend chèvre. Aussi quand paraît le beau muletier Ramiro, la jeune femme s’éprend aussitôt de lui… Le vaudeville un rien coquin et savoureux inspire à Ravel, une forme inédite, musicalement extrêmement sophistiquée, à la mesure de son génie comme orchestrateur toujours audacieux, jamais en manque d’inspiration et d’expérimentation. Outre le raffinement de son langage musical, la justesse de sa prosodie (les récitatifs et dialogues sont d’une précision exceptionnelle), Ravel subjugue encore aujourd’hui par la modernité du sujet : il y est bien question du désir féminin. Concepcion aime les hommes et exprime son désir de façon manifeste sous couvert de l’anecdote et de la comédie. La liberté de ton, la franchise des situations, souvent très comiques (les hommes cachés dans les horloges à la barbe de Torquemada), tout cela réinvente la scène théâtrale à l’aube de la première guerre, et souligne l’originalité d’un Ravel décidément inclassable : son imaginaire lyrique relève déjà d’un impressionnisme surréaliste réceptif à l’activité de la psyché ici féminine : seule le personnage de Concepcion et dans une moindre mesure, Ramiro grâce au regard que lui porte la jeune espagnole, ont vraiment de l’épaisseur. Il n’en fallait pas moins pour rebuter l’audience parisienne, jamais très ouverte à tant de nouveautés poétiques.



Angers Nantes Opéra. Ravel : L'heure espagnole, 9-23 septembre 2015. Pour l'ouverture de leur saison, Angers Nantes Opéra et l'Orchestre National des Pays de la Loire s'associent et présentent L'Heure espagnole, la « comédie musicale » de Maurice Ravel, en version de concert, avec pour interprètes, sous la direction de Pascal Rophé et aux côtés des musiciens de l'ONPL, la mezzo-soprano d'origine québécoise, Julie Boulianne, le baryton basse, Didier Henry et des solistes régulièrement invités par Angers Nantes Opéra : l'excellent baryton Thomas Dolié, les ténors Eric Huchet et Alexander Sprague.

C'est la première production lyrique d'Angers Nantes Opéra dirigée par le chef Pascal Rophé, directeur musical de l'ONPL

Nantes, La Cité : les 9 et 11 septembre 2015

Angers, Centre de Congrès: les 22 et 23 septembre 2015

Couplées à L’Heure espagnole : la quatrième pièce des Miroirs de Ravel : Alborada del Gracioso (L’Aubade au bouffon) et la musique pour ballet de Manuel de Falla : Le Tricorne.

Maurice Ravel
L’Heure espagnole
version de concert

avec

Julie Boulianne, Concepción
Alexander Sprague, Gonzalve
Eric Huchet, Torquemada
Thomas Dolié, Ramiro
Didier Henry, Don Iñigo Gomez

Pascal Rophé, direction musicale
Orchestre National des Pays de la Loire



Compte rendu, festival. Lisbonne, Verão Clássico,

juillet 2015, 1ère édition.

Compte rendu, festival. Lisbonne, Verão Clássico, juillet 2015, 1ère édition. Ex élève du Conservatoire Tchaikovsky de Moscou (et depuis ses années d'apprentissage grand amateur de musique russe), le pianiste **Filipe Pinto-Ribeiro** a fondé fin juillet 2015, un nouveau festival estival **Verão Clássico** (Été Classique), au rayonnement déjà international, grâce à la qualité des artistes-intervenants et aussi le principe de l'académie musicale qu'il porte désormais chaque été à Lisbonne. C'est un festival chambriste et surtout une expérience pédagogique forte qui favorise la transmission et la professionnalisation des jeunes instrumentistes venus apprendre et jouer à Lisbonne. Les salles modernes du **Centre Cultural de Belém** offre un lieu idéal pour les répétitions et le partage, ce au plus haut niveau.

Verão Clássico : premier été musical à Lisbonne

Filipe Pinto-Ribeiro réinvente la magie des masterclasses et des concerts de musique de chambre



Aux côtés du bouillonnant pianiste, pédagogue chevronné autant qu'interprète subtil, on a pu compter **des personnalités artistiques** soucieuses dès la première édition 2015 de défendre exigence et générosité, qu'il s'agisse de leur travail au sein des masterclasses ou comme interprètes enflammés, inspirés au moment des concerts publics : **Pavel Nersessian** (pianiste russe enseignant à l'Université de Boston), **Benjamin Schmid** (violoniste viennois enseignant au Mozarteum de Salzburg), **Gérard Caussé** (altiste français, professeur au CNSM de Paris et à l'École Supérieure Reina Sofia de Madrid), **Gary Hoffman** (violoncelliste américain natif de Vancouver, installé à Paris et professeur à la Chapelle Reine Elisabeth de Bruxelles), **Pascal Moragues** (clarinettiste français, professeur au CNSM de Paris), **Abel Pereira** (corniste portugais, 1er Cor solo du National Symphony Orchestra de Washington D.C.).
Répondant à leurs conseils avisés, les jeunes étudiants de cette première académie musicale d'été à Lisbonne (pas moins de **90 jeunes apprentis** ont déjà répondu présents en 2015) viennent des quatre coins de la planète, attestant la crédibilité et la notoriété de l'initiative : originaires du Portugal, Espagne, Angleterre, Japon, Allemagne, France,

Autriche Hollande, Suisse, Italie, Colombie, Slovénie, Irlande Lituanie, République Tchèque, Norvège et jusqu’à la Russie, l’Iran et le Japon…



L’esprit d’équipe produit ici lors des concerts proposés en prolongement des masterclasses (ouvertes au public), plusieurs performances dans un esprit de famille, où loin des effets médiatiques des grands concerts avec têtes d’affiche, c’est essentiellement le travail en partage et la complicité apprise à Lisbonne qui permettent d’indiscutables accomplissements (en particulier le concert de clôture, le 1er août dernier). Dédié à Brahms, Schumann, Tchaikovsky, les maîtres offrent pour le public et pour leurs élèves de l’été, des leçons d’interprétation particulièrement captivantes. L’apport des masterclasses est aussi essentiel dans cette expérience qui place public et jeunes musiciens au cœur de la fabrique musicale : Filipe Pinto-Ribeiro transmet l’importance de la fluidité du poignet, le souci des dynamiques d’une note à l’autre, autant de détail et d’analyse minutieuse qui permettent d’articuler et de projeter une partition. Sur le métier mozartien, le pédagogue n’hésite pas à souligner par exemple l’importance du contexte à l’époque en particulier, l’essor de l’esthétique Sturm une Drang ; il ne faut donc pas hésiter à jouer Mozart comme un auteur romantique… Chaque étudiant y vit l’épreuve de l’analyse, de la coopération, du jeu complice ; chacun stimulé par les encouragements des « maîtres », est appelé à se dépasser : heureuse finalité qui s’offre en fin de parcours au public particulièrement comblé

lors du cycle des concerts.





CD. D'ailleurs, le pianiste fondateur du festival Verão Clássico, vient de publier chez Paraty un disque original et très personnel au diapason de sa personnalité hors normes. « **Piano seasons** » (Tchaikovky, Piazolla, Carrapatoso…). Sur le clavier d'un Steinway, le pianiste explore les climats de plusieurs compositeurs avec ce don versatile et caractérisé dont il cultive le secret. Son Tchaikovsky déploie mille nuances intimes voire nostalgiques (Les Saisons opus 37 bis) ; son Piazzola, révélé dans une nouvelle transcription ose un jeu totalement régénéré, libre, proche de l'improvisation… Enfin, Eurico Carrapatoso (né en 1962) lui permet de revenir en des terres plus personnelles encore, celle de Lisbonne (Quatre dernières saisons). **En concert à**

Paris, salle Gaveau, le 4 novembre 2015.

LIRE aussi notre présentation du festival Verao classica 2015 à Lisbonne

Illustrations : le public du premier festival Verao classico 2015 ; Filipe Pinto-Ribeiro » en concert avec Pascal Moraguès et Gary Hoffmann © F.Pereira 2015

Compte rendu, festival. Itinéraire Baroque (Périgord), 30 juillet – 2 août 2015 (14ème édition, direction artistique: Ton Koopman)

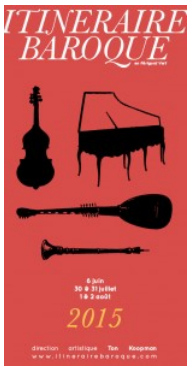


Compte rendu, festival. Itinéraire Baroque (Périgord), 30 juillet – 2 août 2015 (14ème édition, direction artistique: Ton Koopman). Le mois d'août, alors que le silence sillonne les villes en absence, au creux des vallons et forêts la musique vole de clocher en clocher dans

l’Itineraire Baroque en Perigord Vert. Ce festival, à l’orée de sa 15ème édition est le plus beau témoignage de l’alliance du patrimoine et de la musique. Fondé comme une grande réunion familiale par Ton Koopman, on est en balade, en partage au coeur des campagnes, des prés et des vallées de cette région à l’orée des mystères.

A Antoine, Ariane, Elie, Bas, Donatien, Florie et Joe.

« Voyez dans la nuit brune sur le clocher joli, la lune comme un point sur un i »



Brantôme, Abbaye. Jeudi 30 juillet 2015. Il pianto d’Orfeo. Deborah Cachet – soprano. Scherzi Musicali. Direction, chant, théorbe – Nicolas Achten. Alors que les premières lueurs du crépuscule caressaient la frondaison des bois de la vallée de Brantôme, notre parcours commença dans cet Itinéraire surprenant. Brantôme est enfouie sous une marée verte et des hautes falaises, forteresse imprenable offerte par la nature. Traversée ça et là par un vol d’hirondelles sur les miroirs étincelants des méandres de la Dronne. à l’Ouest se dresse fièrement, contre la muraille blanche du calcaire millénaire, l’Abbaye de Brantôme. Allure palatiale et dont le clocher contemple la ville depuis plus de mille ans. C’est au coeur de la chapelle de Saint-Sicaire que Orphée allait retrouver sa lyre et sa voix pour charmer la pierre et briser l’obscurité. Le relicaire monumental de Saint-Sicaire, avec son groupe sculptural dramatique brisait la monotonie de la pierre blanche avec son ombre formidable et menaçante, une sorte de cerbère protéïforme.

Lors de la première note, c’est Orphée lui même qui hanta le

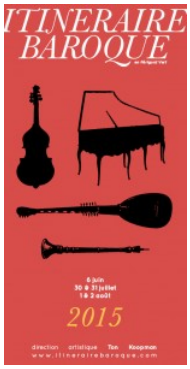
théorbe de Nicolas Achten, nouveau trouvère venu pour nous émouvoir au sein du Périgord. Fable enchanteresse en musique que celle du musicien absolu. Orphée est le seul héros dont la force est autrement que physique, c'est la musique qui est son gourdin, sa foudre et son glaive. Pour une époque qui emprisonne l'art dans des esthétiques économiques, c'est une belle manière de libérer par le chant les beautés inattendues, ce concert est un acte de foi, un manifeste.

Le récital, reprenant peu ou prou le programme du disque éponyme, est une narration de l'histoire d'Orphée, depuis ses premiers émois avec Eurydice jusqu'à sa mort tragique et sa mystification, une sorte aussi de martyre éloquent dans une chapelle à la gloire d'un saint innocent. Comme quoi, les coïncidences font cohabiter l'imaginaire humain malgré les cultes et les âges.

Compulsant dans les belles partitions de Peri, Caccini, Sartorio, Rossi et Monteverdi, Nicolas Achten et sa troupe incroyable de joyeux interprètes nous offrent une belle soirée. Equilibrée, nuancée et aux couleurs chatoyantes, la musique émise par les membres des Scherzi Musicali fait la part belle à l'inventivité et l'ornementation heureuse.

Côté voix, Deborah Cachet, très jeune soprano campe assez bien les tourments d'Eurydice. Malgré quelques raideurs dans l'émission et une interprétation parfois trop sage, elle tire bien son épingle du jeu, étant tour à tour l'amante, le fantôme et l'égérie. Nicolas Achten, formidable en théorbiste et en baryton, campe un Orphée touchant de bout en bout, ayant l'émotion à fleur de peau.

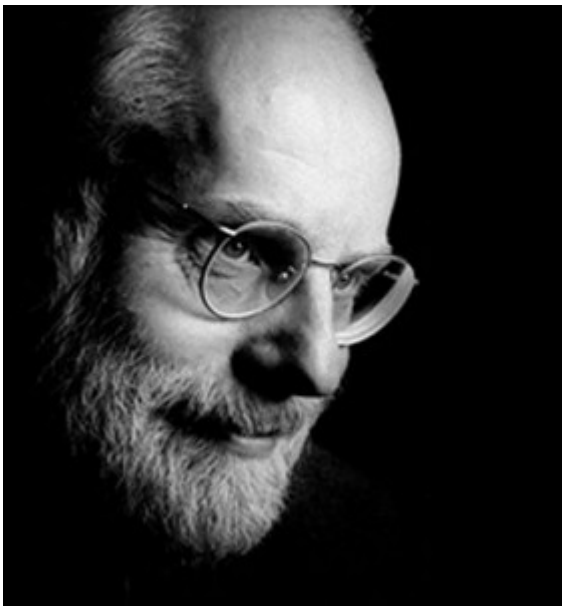
A la fin des musiques, sur les toits de vieille ardoise de Brantôme, le noir de la nuit célébrait en diamants l'histoire d'Orphée, et la Dronne à ses pieds, semblait murmurer les échos de son immortalité musicale. Le lendemain allait se lever avec une journée au cœur des champs, dans le village de Cercles, pour d'autres festivités.



Baroque en cercles, vendredi 31 juillet 2015. Le ciel se couvrit soudain d'une pelisse de zibeline, gardant tel un avare la perle dorée que le feu de Phébus offrit à l'été, la matinée se refroidit malgré le méridion. Et là, gravita entre les pierres blanches, la résine nouvelle et les fruits à mûrir un halo de fraicheur et de mélancolie. La pluie allait venir par l'Est, les champs secs allaient certainement retrouver des nouvelles fleurs. Au coin de quelques villages, de clocher en clocher la brise ramena un soupir vers les monuments aux morts de chaque place, de chaque marché. Soudaine pensée qui fait un souvenir des ensevelis de l'Histoire, l'on saisit dans ces contrées silencieuses l'émotion du vers d'Aragon : « Soudain vous n'êtes plus qu'un mot d'or sur nos places (…) soudain vous n'êtes plus que pour avoir péri ». L'itinéraire est une route vers des nouvelles mémoires dans ces villages et ces champs. Ce Vendredi c'était le tour de Cercles, posé autour d'une église aux voluptés romanes, sobres et chastes mais aux mystères intacts.

Cercles et sa célébration dans l'Itinéraire baroque avait le goût des promenades familiales du dimanche, de ces festins joyeux aux grandes tablées. Devant l'église, la famille de cet Itinéraire se pressait pour, pendant toute une journée se croiser en musique dans l'Eglise de Cercles, comme une communion à plusieurs voix, un orgue humain qui ne chante pas mais entend.

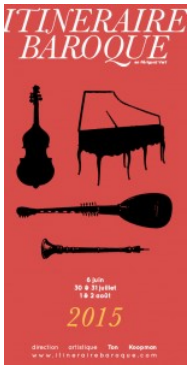




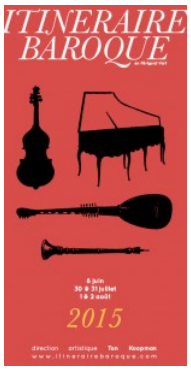
QUATRE FOIS QUATRE – 12h. Intégrale des Concerti à Quatre clavecins de Johann Sebastian Bach (Transcriptions des concerti de Vivaldi / arrangements de Ton Koopman). AMSTERDAM BAROQUE ORCHESTRA – Ton Koopman. On connaît aisément les concerti pour clavecin du Cantor de Leipzig, certainement composés pour des représentations brillantes avec les membres de la famille Bach. On savait aussi que Bach avait arrangé lui-même pour ces œuvres là des concerti de Vivaldi. Sans faillir au respect du style et de l'arrangement, c'est Ton Koopman qui nous offre ici une véritable intégrale, ayant fini par arranger les concerti du Preste Rosso que Bach n'a pas arrangé ou qui demeurent perdus.. L'exercice est plus que risqué et pouvait tomber dans la parodie. Cependant, la surprise demeure, sous les doigts alertes de Ton Koopman et de trois autres clavecinistes formidables, on retrouve un sens à cette intégrale, c'est une restitution, très très loin d'une quelconque caricature, c'est une création. Nous espérons que cette nouvelle reconstitution parviendra aux générations futures avec un enregistrement. Hélas nous avons, néanmoins, remarqué avec étonnement un léger manque de justesse et d'énergie dans le Concerto pour Deux Clavecins dirigé par la Konzertmeister Catherine Manson. En absence de Ton Koopman, Catherine Manson a manqué d'une réelle cohésion avec les musiciens, laissant les tempi tomber un peu dans une lourdeur inexplicable. Néanmoins nous tenons à remarquer l'excellent altiste James Crockatt, son d'une richesse formidable et d'une énergie véritable. Cependant, pour le Largo, c'est grâce au violon de Catherine Manson que les couleurs les plus belles ont été mises en évidence, l'émotion alliée à un sens très juste de la partition nous ont émerveillés.

Entreprise singulière que cette intégrale aux réverbérations vénitiennes, Ton Koopman et son incomparable équipe ont relevé le défi en engageant leur énergie dans une architecture solide et originale.

A la sortie du concert, le soleil apparut comme un invité de plus à la grande table familiale du midi.



BRISK joue Bach – 16h30. BRISK : Marjan Banis, Susanna Borsch, Bert Honig, Alide Verheij. Transcriptions de Johann Sebastian Bach et créations de Toek Numan et Guus Janssen. Tout à coup le vent se leva, il poussa doucement le public vers l'intérieur de la petite église de Cercles pour un curieux concert. BRISK est un ensemble de flûtes à bec néerlandais. Une sorte de consort de vents. Avec plusieurs tessitures, le langage de la flûte à bec et les transcriptions sont enrichies avec éclat. Nous découvrons notamment le fil conducteur de l'Itinéraire baroque dans les œuvres de Johann Sebastian Bach et, en miroir des splendides créations composées pour l'occasion par des compositeurs néerlandais. Il est étonnant le vent qui nous vient des Pays-Bas, empreint de couleurs, d'artifices et d'énergie. Nous avons été conquis par l'équilibre dans la transcription, l'inventivité des reliefs et l'investissement intense et sincère dans les créations. BRISK a réveillé en un coup de vent les accents les plus profonds du génie musical du baroque au contemporain.



LA NUIT DU QUATUOR – 20h30. London Haydn Quartet. La nuit à Cercles le silence l'emporte. Mais comme dans les anciennes retraites aristocratiques, le soir invite à la contemplation oisive de la musique de chambre. Evidemment pas de nuit musicale sans les chefs d'œuvres de Haydn pour quatuor à cordes. En effet de tous les maîtres du genre, c'est étonnamment le moins revisité, peut-être par le caractère monumental de sa production mais aussi par un léger manque de curiosité. Dans ce programme tout en subtilité Haydn et Mozart (dans sa sublime Quintette) cohabitent comme, de leur vivant, deux frères et deux amis. Pour interpréter ces chefs d'œuvre, reposants et contemplatifs, c'est le London Haydn Quartet de Catherine Manson qui s'est invité dans cette soirée de Cercles. Le savoir faire britannique dans l'interprétation du genre est une garantie pour la réussite de ce concert. Hélas, une certaine étrangeté a flotté dans les attaques et les mouvements des quatuors. Comme si l'hésitation dominait plus qu'une détermination. Par ailleurs, quelques fragilités de justesse se sont manifestées, certainement à cause des hésitations dans l'attaque. Néanmoins l'ensemble des interprètes ont un certain équilibre qui ne démérite pas d'élégance et de couleur.
Après la pause c'est le tour de Mozart. Malgré le caractère enjoué de la partition, on a sensiblement senti le crève-cœur dans chaque intervention de la clarinette exceptionnelle de Eric Hoeprich. Ce véritable maître dans l'interprétation nous a ravi par la clarté et la justesse, une sensualité empreinte de mélancolie. Comme un souvenir nostalgique au cœur du tohu-bohu d'une fête, les interventions de la clarinette, inventives et multicolores nous ont ému et convaincu juste par leur simplicité.

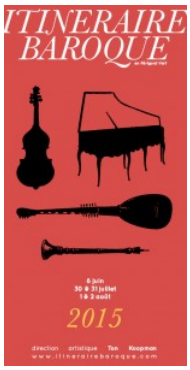
Cercles se vide petit à petit du public qui l'habita pendant une demi-journée, la musique restera sans doute, résonnante et pétrifiée dans le souvenir des murs de son église. Entre les pilastres romanes et les pierres multi séculaires de son

cimetière, Cercles a défié les heures et le sablier véloce en musique, dans un Itinéraire qui nous mena toujours plus loin, au bout des mystères intimes d'un Périgord ouvert aux émotions.

Catherine Manson – violon
Michael Gurevich – violon
James Boyd – alto
Jonathan Manson – violoncelle

Eric Hoeprich – clarinette

Haydn – Quatuors op 55 n°1 en La majeur et op 54 n° 2 en Do mineur
Mozart – Quintette pour clarinette en La majeur (KV581)



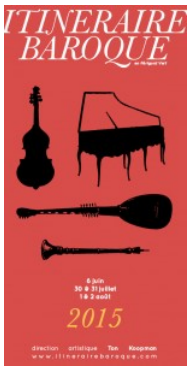
Samedi 1er Août 2015 – ITINÉRAIRE BAROQUE : La baroque en campagne ! Le réveil se fait présent au cœur du charmant bourg de Mareuil sur Belle, au fond du jardin centenaire on entend entre deux rayons de soleil, couler le ruissellement d'un affluent de la Belle. Évocation des champs et des bois, tournant dans cette région aux anciennes écorces et à la pierre grisée par le temps. Au loin, vers la sortie du village, la ruine magnifique du Château, ancien repaire des Talleyrand-Périgord, et nid d'aigle d'un des faucons de Bonaparte, le Maréchal Lannes. Pendant toute une journée c'est le principe même du festival Itinéraire baroque qui allait être développé : une visite itinérante d'une grande partie du département avec des étapes musicales au sein d'églises, pour la plupart méconnues. Grâce aux présentations liminaires de

Alain de la Ville dans le programme général, notre plongée dans le patrimoine religieux de cette verte région allait être moins mystérieuse. En règle générale, comme l'explique M. de la Ville, l'ensemble de ces hauts lieux du Périgord mérite une restauration et une protection efficace. Ce n'est pas par un souci de culte, mais pour préserver l'œuvre humaine, le témoignage d'une époque et l'expression primordiale de l'art et de la culture.



11h – Saint-Sulpice de Mareuil. Dans la petite église hors des temps de Saint-Sulpice de Mareuil et sous un titre bien alambiqué, c'est l'Italie qui s'invitait dans le roman Français. Malgré un choix de pièces équilibré et intéressant qui mêla Vivaldi, Lanzetti et Domenico Scarlatti, le programme tomba un peu à plat. Malgré une technique profondément judicieuse, la justesse du violoncelle de Werner Matzke n'a pas été à la hauteur des sonates de Vivaldi et de Lanzetti, nous avons été déçus par une rigueur exagérée. Au clavecin Seugnmin Lee a été techniquement irréprochable mais sans véritable intensité dans l'interprétation. Hélas, c'est souvent le jeu d'un itinéraire, de la variété mais aussi des risques.

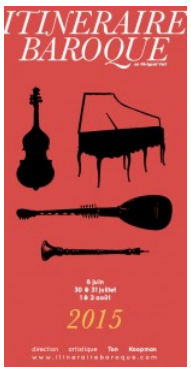
Expressivité mélodique et virtuosité italiennes
Sonates de Vivaldi, Domenico Scarlatti et Lanzetti
Werner Matzke – violoncelle
Seugnmin Lee – clavecin



12h15 – Saint-Martin de Champeaux. Il est parfois dans une promenade musicale des instants magiques. C'est dans la charmante église de Saint-Martin de Champeaux que l'Italie déploya toute la chaleur et la beauté de sa musique sous les doigts habiles de deux interprètes d'exception. Le principe même de mettre en miroir les Bach n'est pas nouveau, mais dans ce contexte, ce concert nous révèle facilement que chez les Bach le génie est héréditaire. Patrizia Marisaldi est extraordinaire au clavecin. Son jeu est ponctué d'ornements justes et raffinés, la subtilité se dégage sans cesse. Alberto Rasi attaque ces partitions redoutables avec finesse et nous propose une interprétation mêlant émotion et virtuosité. A la sortie, le soleil nous attendait, appelé sans doute par l'Italie florissante révélée par les deux Bach, amoureux de la belle méditerranéenne.

Bach père et fils
Musique pour viole de gambe et clavecin de Johann Sebastian et Carl Philip Emmanuel Bach

Patrizia Marisaldi – clavecin
Alberto Rasi – viole de gambe



15h – Saint-Pierre de Vieux Mareuil. Dans les murs solides de l'église fortifiée de Vieux Mareuil, c'est le tour d'un tout jeune et enthousiasmant ensemble l'ARCO SONORO. Traitant le programme comme une petite introduction à la sonate, dans un sens dramatique, ce concert est une sorte de « Teatrum mundi » qui déroule ses nuances et subtilités. Que ce soit par la précision absolu et la richesse du timbre de l'hautbois de Yongcheon Shin ou les belles nuances

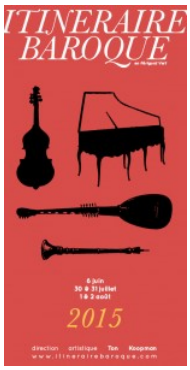
du violon de Francesco Bergamin et du continuo, on a retrouvé à la fois la virtuosité de Vivaldi, la puissance de Platti et le théâtre de Händel. D'ailleurs nous saluons l'excellente idée de mettre Platti en miroir de Vivaldi et de Händel, ça permet toujours de nuancer le classement arbitraire des génies. Nous espérons très vite voir cet ARCO SONORO couvrir de leurs programmes les routes des festivals de France !

La Sonate en trio théâtrale
Musique de chambre dans le style italien

Sonates de Vivaldi, Platti et Händel

ARCO SONORO

Yongcheon Shin – hautbois baroque
Francesco Bergamin – violon baroque
Bob Smith – violoncelle baroque
Edoardo Valorz – clavecin



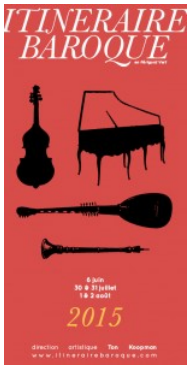
16h15 – Rossignol. Petite église nichée sur les champs de tournesols, comme un phare de pierre au dessus des collines boisées, dominant de son clocher une commune au nom éloquent. L'humidité rogne ses entrailles, mêlant à la fois la mousse et les images pieuses. Au cœur de l'autel, le baryton (plutôt un ténor grave) Jasper Schweppe nous offrait magnifiquement ces pièces empreintes de foi et d'humanité. Tant par la couleur que par l'intensité cet interprète a réussi à nous emporter loin de la réalité, hors des temps. A l'orgue, Gerard de Wit a notamment été formidable dans la pastorale de Zipoli, offrant une petite pause au génie Allemand. En sortant de ce concert, le soleil d'après-midi

dorait encore l’arc céleste, la nuit était encore bien loin, malgré tout le Rossignol chanta.

Ich habe genug

Airs pour voix et orgue de Zipoli, Hollanders, Rosenmüller et Bach

Jasper Schweppe – baryton
Gerard de Wit – orgue



17h30 – Château de Beaulieu. Il est parfois de concerts qui achèvent en extase une journée musicale. Au cœur des champs entre futaies et forêts, le Château de Beaulieu s’élève dans la pierre blanche et la vigne vierge, au sein de ses salons d’apparat tapissés de marbre bicolore et des meubles précieux, nous avons été charmés par un programme très bien conçu et varié. Alliant à la fois des pièces des sublimes opus de Sylvius Leopold Weiss et des airs humoristiques et touchants des meilleurs compositeurs du genre, dont certains tels Kremberg ou Rathgeber n’ont jamais été joués auparavant. Nous remarquons notamment le splendide « Toutes sortes de nez » de Rathgeber et « Die kunst des küssens » de Hammerschmidt notablement chantés par Bettina Pahn, vivante et dramatique, au chant précis et au timbre caressant. Le jeu de Joachim Held a été un voyage agréable dans les émotions des airs et la contemplation profonde des pièces de Weiss.

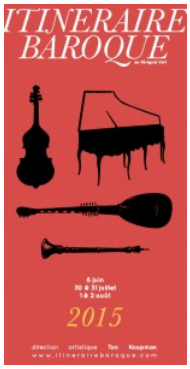
L’itinéraire s’achèva en mille dorures et un caléidoscope d’émotions. Le principe du festival Itinéraire baroque était résumé dans ce dernier récital, de l’humour, de la

contemplation, de la fraicheur et surtout l’esprit convivial d’une réunion de famille au cœur de la musique.

Recueil de Musique de Table
Arias pour luth et voix du baroque Allemand

Telemann, Weiss, Kremberg, Rathgeber, Hammerschmidt

Bettina Pahn – soprano
Joachim Held – luth



Dimanche 2 août 2015 – Eglise de Saint-Astier. L’énergie solaire… Tout au sud, vers la Dordogne, Saint-Astier plante sa pierre blanche sur des coteaux boisés. Dans une église aux imposantes nefs, c’est notre hôte Ton Koopman qui nous reçoit pour un concert jubilatoire qui unit les quasi jumeaux Bach et Händel. En effet, nés à quelques semaines et quelques kilomètres d’écart, Bach et Händel ont souvent été opposés alors que de leur vivant ils s’admiraient et respectaient mutuellement. Nous laissons aux esprits de la cabale et à d’autres les suppositions d’une rivalité jamais prouvée. Rarement en France pour un grand concert, l’Amsterdam Baroque Orchestra s’illustre depuis des décennies dans l’interprétation de Bach qui est l’épicentre du projet artistique de cette formation. Néanmoins, Ton Koopman a lancé le chantier titanesque et réussi de l’intégrale formidable de Buxtehude et, l’on espère un jour, une intégrale des oratorii de Händel.

Pour certains, il faut choisir entre Händel ou Bach. Koopman toujours plus enclin à explorer Bach nous a ravit par le choix dans ce concert d’interpréter Händel avec son orchestre.

En effet, dès la première note de la Suite III de Bach on remarque une formidable énergie, un souffle fondateur qui déroule une myriade de couleurs. L'enthousiasme de la direction de Ton Koopman est un moteur incontestable pour la justesse, la brillance des timbres et la puissance des pupitres. C'est une très belle surprise et nous soulage par ce parti pris, enfin on peut entendre un chef qui engage son orchestre dans la joie de vivre et l'éclat. Sans aucun « bling bling », Ton Koopman sait nuancer dans tous les mouvements, ses phalanges sont très bien conduites par Catherine Manson et possède un ensemble de cuivres d'une justesse renversante. Pour les airs des cantates et les extraits de Samson, c'est le jeune ténor Allemand Tilman Lichdi qui a su faire entendre les différences et les rapprochements entre Bach et Händel, mais aussi toute la puissance du recueillement et du drame de ces deux monstres sacrés du baroque.

En définitive, Ton Koopman et son Amsterdam Baroque Orchestra possèdent une flamme particulière qui éclaire les plus belles surprises des partitions. Ces artistes ont compris qu'on ne fait pas de la musique qu'avec des soupirs, ils convertissent par la lumière. L'Amsterdam Baroque Orchestra et Ton Koopman ont su dévoiler le soleil là où l'on ne songeait qu'à la nuit.

L'itinéraire baroque s'achève. Avec le retour vers la ville, en traversant les champs à toute allure, c'est le sentiment d'avoir quitté une maison familiale qui demeure. Comme les exilés des études, on espère le retour de l'été au cœur des sous-bois et des pierres anciennes pour partager avec Ton Koopman et son équipe, un nouveau festin musical.

BACH VS HÄNDEL

Johann Sebastian Bach
Suite III BWV 1068

Arias des cantates BWV 62, 117 et 19
Georg-Friedrich Händel

Extraits de Samson
Music for the Royal Fireworks HWV 351

Tilman Lichdi – ténor
AMSTERDAM BAROQUE ORCHESTRA
Dir. Ton Koopman

CD, compte rendu critique. Ravel / Schmitt. Larderet, Ose, Daniel Kawka, direction (1 cd)



CD, compte rendu critique. Ravel / Schmitt. Larderet, Ose, Daniel Kawka, direction (1 cd Ars produktion). L'excellent **Daniel Kawka** s'attache pour ce premier disque avec **Ose** le nouvel orchestre qu'il a fondé depuis 2013, au Ravel somptueusement coloriste et d'un souci rythmique tout autant ciselé, trouble, impétueux, souvent déconcertant. Preuve est faite que le maestro aborde comme peu aujourd'hui le répertoire français du XXè

avec une finesse convaincante voire enchanteresse. D'emblée, le programme réjouit par sa justesse de lecture et l'intelligence du couplage, regroupant 3 œuvres esthétiquement proches, datables du début des années 1930. La superbe lecture du **Concerto pour piano pour la main gauche (1929)** de Ravel, convainc : dès le début, les climats scintillants, riches en résonances multiples (effet de gong), associant parfums d'Asie et rumeurs guerrières, comme en un voile obscur et diffus fourmillent, menaçants et suractifs, avant que les cordes orientent magiquement et subtilement le flux musical, vers la lumière enfin reconquise : déchirement et aube où jaillissent des harmonies dissonantes d'un monde instable. C'est euphorie orchestrale aux miroitement inouïs montre l'hypersensibilité du chef et de ses instrumentistes : ils offrent un tapis exceptionnellement vibrant et palpitant au pianiste soliste, lui aussi en phase émotionnelle avec ses confrères. L'intériorité, l'appel à la paix, au rêve, au songe s'expriment et se libèrent au fur et à mesure ; l'équilibre préservé piano et instrumentiste rétablit cette verve narrative de l'*Allegro* central, où Ravel fait scintiller chaque famille d'instruments avec un relief mordant parfois jazzy (les deux Concertos font suite à la découverte par Ravel de l'urbanité américaine lors d'un voyage aux States, de 5 mois en 1928), produisant cette facétie presque innocente que Daniel Kawka sait ciseler avec la finesse et ce goût de la vibration détaillée, entre ivresse et quasi implosion contrôlée, que nous lui connaissons (et qui faisait par exemple tout l'intérêt de ses Wagner dijonais en 2014). La jubilation des instruments fait sens avec d'autant plus de cohérence que le chef caractérise chaque séquence sans omettre le flux organique qui les relie l'une à l'autre.

Intercalaire d'un onirisme non moins prenant, et ici enregistrée en première mondiale, la version pour piano et orchestre du poème symphonique « **j'entends dans le lointain** » **d'un Florent Schmitt** sexagénaire (1929), est une sublime immersion poétique de 11 mn (inspirée du vers du Lautréamont

des *Chants de Maldoror*) qui comme les deux Ravel, fait valoir et la brillance feutrée du soliste et les couleurs de l'orchestre, sans omettre, la maîtrise du chef à assembler les parties en une totalité organique, d'un flux mobile et irisé. Du matériau musical façonné par l'élève de Massenet et de Fauré et qui fut Prix de Rome en 1900 puis membre de l'Institut en 1936, Daniel Kawka fait entendre les élans cosmiques d'une partition qui soigne et l'intime et l'expression d'un espace plus vaste, parfois inquiétant parfois flamboyant, coloré par le cri, la douleur, l'angoisse nés de la guerre. Sans jamais épaissir la texture orchestrale, toujours partisan de la clarté et d'une souveraine transparence, le maestro très inspiré par le répertoire offre une leçon de direction, à la fois claire et profondément habitée. Schmitt fait entendre sa résignation face à la fatalité : rien n'empêche la barbarie humaine, rien ne peut juguler l'horreur qu'a l'homme à produire l'innommable. D'une sensualité debussyste et d'une douleur fauréenne, la partition originellement pour piano seule (et l'une des plus difficiles du répertoire comme l'est le *Gaspard de la nuit* de Ravel), déploie des sonorités inédites, fortes, intenses, violentes au diapason d'une conscience qui semble mesurer la terreur absolue qu'impose la guerre. Le geste du chef rétablit la gravité inquiétante de la partition : l'une des plus captivantes de son auteur avec *La Tragédie de Salomé* ou « *Le petit elfe Ferme-l'œil*« , toutes deux, partitions du début de la carrière de Schmitt (propres aux années 1910).



Le programme se conclut avec le **Concerto en sol, achevé en 1931**, en trois mouvements : *Allegramente, Adagio assai* et *Presto*, d'une ivresse constellée de subtilités instrumentales et rythmiques d'une acuité permanente. Le chef exploite toutes les nuances et chaque accent qui intensifient l'ambiguité harmonique et rythmique en particulier dans le mouvement lent (*Adagio assai*) : à travers l'hyperactivité des instruments et la complicité qu'établit le piano avec ses partenaires (flûte, surtout cor anglais), toute la rêverie

lointaine s’exprime et se libère en une extase collective irrésistible. La course finale (*Presto*) engagée par le clavier suivi par bois et cuivres avant le basson impétueux revêt des allures de marche volubile et lunaire d’un allant aussi vif que détaillé. L’option instrumentale qui rétablit les justes proportions que souhaitait Ravel, en particulier les cordes à maximum 60 musiciens, apporte ses bénéfices, accusant la clarté et la transparence de la texture enfin restituée. Dans les deux Ravel; le pianiste suit, en complice éclairé, le souci des nuances et l’équilibre instrumental défendus par le chef : une entente indiscutable fait rayonner l’affinité des interprètes avec les œuvres choisies. Immense coup de coeur et donc CLIC de classiquenews de septembre 2015.

CD, compte rendu critique. Ravel / Schmitt. Larderet, Ose, Daniel Kawka, direction. Enregistré en février 2015 à Grenoble (1 cd ARS Produktion DSD)



VIDEO : VOIR aussi notre **reportage vidéo Daniel Kawka et OSE jouent Mahler : Mort à Venise, le chant malhérien avec le baryton Vincent Le Texier**

William Christie relit

Theodora de Haendel



Paris, TCE. Theodora de Haendel par William Christie. 10-20 octobre 2015. 5 dates événements (10,13,16,18,20 octobre) pour le sommet spirituel de Haendel par son interprète le mieux inspiré. Grand retour (d'autant plus attendu) de **Wiliam Christie** (fondateur des Arts Florissants et créateur récent du festival enchanteur à Thiré en Vendée, « Dans les jardins de William Christie », – chaque dernière semaine d'août). « Bill » connaît Haendel comme personne : il en fait respirer les moindres nuances, sachant caractériser comme peu avant lui, chaque profil psychologique, chaque situation dramatique. Un récent album dédié aux musiques funèbres de Haendel pour son amie et protectrice, la Reine Caroline (édité par le label des Arts Florissants) a encore confirmé les affinités du chef avec la lyre hautement mystique du saxon. Ses derniers oratorios dont Theodora (1750) illustrent une maîtrise rare dans l'art expressif et lyrique sans déploiement théâtral… émotions, enjeux et action étant seulement portés par les élans et vertiges du chant, solistique ou choral.
L'ouvrage d'une durée indicative de 2h, est le seul oratorio de Haendel, d'après l'histoire chrétienne : Theodora est une martyre chrétienne du IVè siècle, incarnant avec une rare réussite la plénitude fervente et la certitude spirituelle du croyant. Sa passion entraîne avec elle son fiancé Didymus : aucune épreuve y compris la mort ne peut entraver la croyance et l'espérance intérieures qui portent la vierge martyre.

L’oratorio anglais selon Haendel

En 1750, Haendel accomplit une forme remarquablement raffiné de l’oratorio anglais

Les chœurs sont magnifiquement écrits : chrétiens puissamment contrapuntiques et d’une séduction rare – spirituelle et d’une ineffable élan mystique en résonance avec le parcours fervent de l’héroïne ; Romains païens non moins engagés, mais d’une simplicité homorythmique pourtant très orchestrée.
Le profil des personnalités montre le travail de Haendel pour caractériser avec beaucoup de finesse chacun des protagonistes : tant de subtilité dans le traitement des personnages démontre l’humanité qui inspire Haendel, son humanisme compatissant à la douleur des êtres, à la souffrance des âmes éprouvées sur l’autel de l’intolérance. Au delà de la légende chrétienne, Haendel s’intéresse à la tragédie des justes, sacrifiés par la machine de la barbarie.

synopsis



Acte I. Pour fêter l’anniversaire de l’Empereur Dioclétien, le préfet romain d’Antioche Valens ordonne que le peuple sacrifie à Jupiter. Pourtant le jeune officier romain Didymus s’oppose à cette tyrannie religieuse : lui-même converti secrêtement au christinianisme milite pour la liberté de conscience. La jeune noble Theodora défie l’autorité romaine : elle est arrêtée pour être prostituer dans le temple de Vénus. Déjà, l’âme languissante de Theodora,

habitée par la mort de délivrance, se recommande aux anges (scène 5). Didymus jure de la libérer.
Acte II. Didymus réussit à revoir Theodora dans sa loge (grâce à l'acceptation de Septimus), cependant que la suivante de la jeune prisonnière, Irène, prie pour son salut. Didymus propose à Theodora de revêtir son armure pour s'échapper pendant que le jeune homme, qui l'aime et qui est prêt à mourir, prendra sa place.
Acte III. Theodora libérée exprime le seul air gracieux presque insouciant dans une succession de lamentations langoureuses. Mais Didymus a été condamné à mort. Theodora pour sauver le jeune homme se livre à Valens.Le dernier chœur des chrétiens célèbrent l'abnégation et la courage des deux chrétiens marchant à leur supplice.

Paris, TCE. Theodora de Haendel par William Christie. 10, 13, 16, 18, 20 octobre 2015. 5 dates événements. Mise en scène : Stephen Langridge.
Oratorio en trois actes créé en 1750, Livret de Thomas Morell.



William Christie direction
Stephen Langridge mise en scène
Philippe Giraudeau chorégraphie
Alison Chitty décors et costumes
Fabrice Kebour lumières

Katherine Watson Theodora
Stéphanie d'Oustrac Irène
Philippe Jaroussky Dydime
Kresimir Spicer Septime
Callum Thorpe Valens

Orchestre et Chœur Les Arts Florissants



15 ans après son enregistrement légendaire, William Christie reprend Theodora avec l'intense caractérisation qui lui est propre : le chef fondateur des Arts Florissants s'entoure d'une nouvelle distribution vocale dont l'excellente soprano **Katherine Watson** dans le rôle titre, cependant que **Stéphanie d'Oustrac** prête son somptueux timbre âpre et chaud au personnage d'Irène (la suivante de la jeune noble Theodora), **Philippe Jaroussky** chante la partie du jeune officier romain converti, Didymus (premier emploi dans un oratorio anglais pour le chanteur français), et que la basse **Callum Thorpe** (lauréat du Jardin des Voix 2013) incarne l'implacable gouverneur d'Antioche, bourreau des deux fiancés chrétiens, Valens.



Contexte. Avec Theodora, oratorio de l'indéfectible ferveur de la vierge martyre, Haendel perfectionne encore sa maîtrise dans le genre dont il s'est le champion inatteignable : l'oratorio anglais. Après le succès de l'oratorio Judas Maccabaeus de 1746, Haendel renoue avec le succès à Londres dans le genre de l'oratorio. En 1749, le compositeur surenchérit dans l'excellence et toujours en langue anglaise, avec deux nouveaux accomplissements : Solomon et Susanna. Theodora de 1750 marque avec Jephta de 1752, un sommet de son inspiration sur un livret rédigé par le révérend Thomas Morell (recommandé par le prince de Galles). On ne saurait insister sur la couleur spécifique dans le genre de l'oratorio anglais

de Theodora, unique drame inspiré de la passion chrétienne. Morell s'inspire du drame de Corneille (Théodore, vierge et martyre de 1646) dont il puise ce souffle poétique souvent irrésistible. On ne saurait insister sur la justesse poétique et la profonde cohérence de l'oeuvre : l'ouverture en sol mineur affirme la tonalité désormais associée à Theodora, sa foi inextinguible et indestructible, laquelle conclut aussi la partition.



CD. Handel : Theodora, 1750. William Christie, Les Arts Florissants (3 cd Erato). Enregistré à Paris à l'Ircam en mai 2000, la version de Bill de l'oratorio oriental de Handel (l'action se déroule à Antioche) captive de bout en bout grâce à un travail spécifique sur la caractérisation dramatique de l'action : situations et protagonistes gagnent un relief revivifié dans un cycle continu qui frappe par sa cohérence et son souffle. William Christie a poursuivi son exploration du théâtre de Handel : ses récentes lectures de Belshaazar puis des Musiques pour la reine Caroline (2 titres édités en 2014 et 2015, sous le nouveau label des Arts Florissants) ont confirmé la profonde compréhension du chef, fondateur des Arts Florissants, de l'écriture haendélienne. Ici prévalent l'intensité spirituelle, surtout le parcours émotionnel du couple des martyrs chrétiens, **Theodora et son fiancé Didymus**, jeune officier romain converti au christianisme. Toujours plus contraints, les chrétiens renforcent leur certitude et leur croyance. Eprouvés, humiliés, inquiétés (par l'inflexible et furieux Valens), les deux élus savent garder leur conviction en une droiture intérieure saisissante que la musique exprime directement. L'importance des chœurs, chrétiens et romains, remarquablement écrits, souligne l'ampleur spirituelle

souhaitée par Handel. Erato réédite le coffret de 3 cd à l'occasion de la nouvelle lecture de Theodora par William Christie en octobre 2015. Sophie Daneman dans le rôle titre signe l'un de ses derniers rôles parmi les plus habités. Dès son premier air : « Fond; flatt'ring world, adieu! » la soprano exprime le caractère à la fois éthéré et abandonné une inéluctable mort sacrificielle d'une Theodora, totalement embrasée par son destin qui la voue au martyre.En Dydimus, Daniel Taylor a des aigus faciles et un medium bien assuré : le contre ténor (à l'origine le rôle fut confié au castrat alto Gaetano Guadagni affirme la certitude du jeune officier romain converti. Le Septimus de Richard Croft gagne un relief lui aussi finement caractérisé grâce à sa tessiture de ténor tendre : le chanteur exprime la sensibilité d'un romain qui sait être perméable à la conversion de Didymus. L'Irène de Juliette Galstian fait valoir un timbre plus neutre, moins nuancé et flexible que Sophie Daneman. Emblème d'une direction articulée et claire, le geste de William Christie sait réaliser cette texture pointilliste de l'orchestre, à la fois parfaitement détaillée, et tout autant d'une onctuosité flexible et chaude qui convoque l'épopée et la transfiguration spirituelle. Bill semble nous rappeler combien le tempérament de Haendel même en eaux sacrées et oratoriennes, demeure viscéralement sensuel, d'un esthétisme aristocratique, raffiné, chaleureux, toujours onctueux. Flamboyant, spirituel. Du très grand Haendel, révélé, magnifié par un interprète princier.

CD, compte rendu critique. Félicien David : Herculanum, 1859. Deshayes, Courjal, Niquet (2 cd Palazzetto Bru Zane, 2014)



CD, compte rendu critique. Félicien David : Herculanum, 1859. Deshayes, Courjal, Niquet (2 cd Palazzetto Bru Zane, 2014). L'opéra de Félicien David, Herculanum, fusionne spectaculaire antique, souffle épique hérité des grands oratorios chrétiens, et aussi souvenir des opéras du premier romantisme français, signés Meyerbeer, Auber, Halévy. Sans avoir l'audace visionnaire et fantastique de Berlioz (Damnation de Faust), lequel témoin de la création a regretté malgré d'évidentes qualités expressives, musicales, dramatiques, l'orchestration plutôt terne de la partition (non sans raison d'ailleurs), Herculanum méritait absolument cette recréation par le disque. Tout en servant son sujet chrétien, l'ouvrage est aussi sur la scène un formidable spectacle : riche en péripéties et en effets de théâtre (Berlioz toujours a loué le luxe des décors, aussi convaincants/impressionnants que les talents de la peinture d'histoire dont le peintre Martin, auteur fameux alors de La destruction de Ninive). Ici l'irruption du Vésuve est favorisée par Satan qui tout en fustigeant l'indignité humaine, et favorisant / condamnant le règne décadent de la reine d'Herculanum, Olympia, ne peut empêcher la pureté exemplaire des deux élus, martyrs chrétiens par leur abnégation extrêmiste, Hélios et la chrétienne Lilia. Le tableau final qui est celui de la destruction de la ville par les laves et les fumées (-un moment qui nourrit le suspens et

qu’attend chaque spectateur), est aussi l’apothéose dans la mort, des deux martyrs chrétiens.

Créé en 1859, après le succès de son oratorio, Le Désert (précisément étiquetté « ode symphonique »), Félicien David accède à une notoriété justifiée que soulignera encore sa nomination à l’Institut, en 1869, à la succession de… Berlioz justement.



Que pensez d’Herculanum donc à la lueur de ce double cd ? Evacuons d’abord ce qui reste faible. Dans le déroulement de l’action, David se laisse souvent tenté par des formules standards, guère originales, ainsi le style souvent pompeux du choeur statique et pontifiant sans vrai finesse, soulignant la solennité des ensembles et des finaux… on veut bien que l’auteur précédemment stimulé pour le rituel saint simonien pour lequel il a écrit maints choeurs, se soit montré inspiré, pourtant force est de constater ici, sa piètre écriture chorale. Ainsi dans le pur style du grand opéra signé Meyerbeer, Halévy, Auber. .. David n’est pas un grand orchestrateur et malgré des duos amoureux, de grandes scènes sataniques, plusieurs situations d’intense confrontation, la plume du compositeur cherche surtout l’effet dramatique moins les scintillements troubles d’une partition miroitante. N’est pas l’égal de Berlioz qui veut et tout orientaliste qu’il soit même ayant comme Delacroix approché, – et vécu, de près les suaves soirées d’orient (surtout égyptiennes), l’exotisme antique de monsieur David n’a guère de gènes en commun avec les sublimes Troyens du grand Hector. De ce point de vue, la fin spectaculaire où le Vésuve fait son éruption, est campée à grands coups de tutti orchestraux sans guère de nuances :

c’est un baisser de rideau sans prétention instrumentale mais dont la déflagration monumentale convoque de fait les effets les plus rutilants de la peinture d’histoire.



Paris, 1859. Quand Gounod créée son Faust, David affirme sa théâtralité lyrique dans Herculanum…

Noir et somptueux Nicolas Courjal, Satan de braise

Voilà pour nos réserves. Concrètement cependant, en véritable homme de théâtre, David se montre plus convaincant dans duos et trios, nettement plus intéressants. Celui ou la reine Olympia séduit et envoûte Helios sous la houlette de Satan (III) n’est pas sans s’identifier -similitude simultanée- au climat mephistophélien de la séduction et de l’hypnose

cynique tels qu'ils sont traités et magnifiés dans Faust de Gounod (également créé en mars 1859). Postérieur à Berlioz, le satanisme de David s'embrouille cependant par une écriture souvent formellement académique : là encore, le génie fulgurant du grand Hector ou l'intelligence de transitions dramatique de Gounod lui manquent.

Néanmoins, musicalement la caractérisation des protagonistes saisit par sa justesse et sa profondeur. **Olympia** est un superbe personnage plein d'assurance séductrice : une sirène royale (c'est la reine d'Herculanum), instance arrogante mêlant pouvoir et magie : elle a jeté son dévolu sur Helios (voir sa grande scène de séduction)… conçu pour le contralto rossinien Borghi-Mamo, le rôle est avec Satan, le plus captivant de la partition : décadent, manipulateur, cynique. Ductile et habitée, la mezzo **Karine Deshayes** trouve la couleur du personnage central.

A contrario, la pure **Lilia** a l'intensité de la vierge chrétienne appelée aux grands sacrifices (son Credo est la vraie déclaration d'une foi sincère qui donne la clé du drame : après la mort, l'immortalité attend les croyants) : elle forme avec son fiancé Helios, le couple héroïque exemplaire de cette fresque antique conçue comme une démonstration des vertus chrétiennes. Même usé, le timbre de la soprano **Véronique Gens** d'une articulation à toute épreuve, campe la vierge sublime avec un réel panache.

En **Helios** coule le sang des traîtres sympathique, c'est un pêcheur fragile et coupable trop humain pour être antipathique : sa faiblesse le rend attachant; il a le profil idéal du pêcheur coupable, toujours prêt à expier, s'amender, payer la faute que sa faiblesse lui a fait commettre. C'est la proie idéale de la tentation, qui tombe dans les rets tendus par Olympia et Satan au III. Duo enflammé d'un très fort impact dramatique et contrepointant le couple des élus Helios / Lilia, le duo noir, Olympia/Satan est subtilement manipulateur, néfaste. D'une articulation tendue et serrée,

surjouant en permanence, le style du ténor **Edgaras Montvidas** finit par agacer car il semble expirer à chaque fin de phrase. … tout cela manque de naturel et d'intelligence dans l'architecture du rôle; du moins eût-il été plus juste de réserver tant de pathos concentré en fin d'action quand le traître coupable, terrassé, embrasé, exhorte Lilia à lui pardonner son ignominie.



Véritable révélation ou confirmation pour ceux que le connaissaient déjà, le baryton basse rennais **Nicolas Courjal** (né en 1973) éblouit littéralement dans le double rôle de **Nicanor** (le proconsul romain, frère d'Olympia) puis surtout de **Satan** : métal clair et fin, timbré et naturellement articulé, le chanteur sait nuancer toutes les couleurs du lugubre sardonique, trouvant ce cynisme dramatique glaçant et séducteur qui demain le destine à tous les personnages goethéens / faustéens, sa couleur étant idéalement méphistophélienne : une carrière prochaine se dessine dans le sillon de ce Satan révélateur (évidemment Mephistopheles de La Damnation de Faust de Berlioz), sans omettre le personnage clé du Diable aux visages multiples comme chez David, dans Les Contes d'Hoffmann. Au début du IV, son monologue où Satan démiurge suscite ses cohortes d'esclaves marcheurs, démontre ici plus qu'un interprète intelligent et mesuré : un diseur qui maîtrise le sens du texte (« l'esclave est le roi de la terre. .. »). Magistrale incarnation et l'argument le plus convaincant de cette réalisation.

Vivante et nerveuse souvent idéalement articulée (Pas des Muses du III), la baguette d'**Hervé Niquet** démontre constamment (écoutez cette musique méconnue comme elle est belle et comme j'ai raison de la ressusciter), et il est vrai que l'on se laisse convaincre mais il y manque une profondeur, une ivresse, de vraies nuances qui pourraient basculer de la fresque académique à la vérité de tableaux humainement

tragiques. Maillon faible, le choeur patine souvent, reste honnête sans plus, certes articulé mais absent et curieusement timoré aux points clés du drame. Au final, un couple noir (Olympia et Satan) parfait, nuancé, engagé ; un chef et un orchestre trop poli et bien faisant ; surtout des choeurs et un Hélios (dont on regrette aussi le vibrato systématisé et uniformément appuyé pour chaque situation), trop absents. Néanmoins, malgré nos réserves, voici l'une des gravures les plus intéressantes (avec La mort d'Abel, Thérèse, les récentes Danaïdes) de la collection de déjà 10 titres « Opéra français / French opera » du Palazzetto Bru Zane.

CD, compte rendu critique. Félicien David : Herculanum, 1859. Karine Deshayes (Olympia), Nicolas Courjal (Nicanor / Satan), Véronique Gens (Lilia)… Flemish Radio Choir, Brussels Philhamronic. Hervé Niquet, direction (2 cd Palazzetto Bru Zane, 2014). Enregistré à Bruxelles en février et mars 2014.

Strasbourg. Penthesilea de Pascal Dusapin (création française) : 26 septembre >

1er octobre 2015

Strasbourg. Penthesilea de Pascal Dusapin (création française) : 26 septembre > 1er octobre 2015. Triomphante et noire Penthesilea de Pascal Dusapin. Créée à Bruxelles (fin mars 2015), Penthesilea prolonge l'attrait de Dusapin pour les figures de femmes à tempérament, entités et politiques fortes voire monstrueuses (Medea, d'après Heiner Müller et créée ici même en 1992). En post romantique affûté, Dusapin questionne le mythe pour en extraire une interrogation formelle sur l'opéra lui-même dont il fait un miroir sonore de la psyché mouvante, terrifiante qui fixe l'effroi, l'hallucination, la folie. .. toute qualité viscéralement humaines. C'est aussi à travers le mythe de la Reine de amazones, une allégorie de cette guerre des sexes et des genres, dominatrices et héros à soumettre, ou pieuvre vociférante qui détruit celui qui avait vaincu par mensonge ?



Strasbourg accueille la création française du dernier opéra de Pascal Dusapin

Hallucinante et noire Penthesilea

La reine des Amazones inspire au sexagénaire, une scène … démente où le chant libéré est réservé à l'orchestre furieux et rugissant recueillant l'expérience des 6 partitions lyriques précédentes. Depuis Faustus the Last Night (Berlin, 2004), le compositeur a parcouru bien du chemin et Penthesilea marque l'avancée d'une écriture qui n'a jamais paru mieux affûtée, plus incisive, parsemée d'éclairs et de cris, de chuchotements et de murmures inquiets, de climats délétères et suspendus pourtant oniriques et fantastiques.
En architecte soucieux des contrastes soignant la tension exacerbée (péripéties dramatiques de la partie centrale) ou l'émergence soudaine de climats planants, Dusapin reprend à son compte l'histoire de la sublime Amazone. Il en cultive les aspérités puissantes voire monstrueuses qui en font une bête non pas à ongles mais à cerfs, une dévoreuse : son conflit larvé avec Achille, séducteur et menteur, bascule dans une lutte nocturne à la mort.

Le livret s'inspire du drame de Heinrich von Kleist (écrite en 1808 mais jouée au XXème) : le drame romantique retrace le mythe de la reine des Amazones qu'Achille dévoile jusque dans ses retranchements ultimes jusqu'à commettre l'irréparable.
Ici se joue comme dans le Combattimento montéverdien, une guerre amoureuse radicale où les deux chefs de guerre se livrent un affrontement politique et individuel. Certes les Amazones engagent une revanche de leur genre contre les hommes mais Penthesilea dont on ne voit pas bien si elle est capable d'être sensible aux sentiments qu'éprouve pour elle le guerrier grec, entend se venger de celui qui a joué avec elle en lui mentant. Soumis au cadre d'une loi inhumaine, Penthesilea incarne le cynisme dérisoire de l'humanité qui entend réglementer l'amour même : la reine des Amazones ne peut aimer qu'un homme qu'elle a préalablement vaincu. En

mentant sur sa défaite, Achille a rassuré la femme politique soumise aux lois de son clan, mais il a bafoué la réalité.

L'écriture orchestrale sait jouer les miroitements contrastés que le métier poli à travers les 6 opéras antérieurs, affine sans cesse. Il en ressort une saisissante caractérisation de chacun des protagonistes. Et le choeur commentant l'action selon la tradition des grandes épopées antiques et tragiques n'est pas en reste : très justement sollicité et aux bons moments. A la création bruxelloise, les deux chanteurs protagonistes Penthesilea et Achille offraient deux incarnations à couper le souffle, comme chaque étape d'un combat félin, la joute de carnassiers aspirant les deux âmes en un cauchemar crépusculaire sans issu : une fresque épurée, noire, vénéneuse d'une force inouïe. Ajoutant aux multiples déflagrations de la musique, une performance théâtrale comme on en voit peu à l'opéra. D'autant que la composition, elle, fouille la matière organique des corps pour en faire chanter la force des pulsions les plus troubles. Passionnant. Production événement (récemment récompensée) à ne pas manquer à l'Opéra du Rhin à partir du 26 septembre 2015.

Penthesilea de Pascal Dusapin
à l'Opéra national du Rhin
Les 26, 28, 30 septembre puis 1er octobre 2015

Opéra en 1 prologue, 11 scènes et 1 épilogue de Pascal Dusapin.
Livret de Pascal Dusapin
en collaboration avec Beate Haeckl d'après la pièce de Heinrich von Kleist

Direction musicale : Franck Ollu

Mise en scène : Pierre Audi

Penthesilea : Natascha Petrinsky
Prothoe : Marisol Montalvo
Achilles : Georg Nigl
Odysseus : Werner Van Mechelen
Oberpriesterin : Eve-Maud Hubeaux

Chœurs de l’Opéra national du Rhin
Orchestre philharmonique de Strasbourg

Toutes les informations, les modalités de réservation sur **le site de l’Opéra national du Rhin** :